



Dans la clairière du lac Ottawa, trois des aventuriers: Richard, l'auteur, le guide Édouard Lemieux.

Le Chemin du Lac Ottawa

par HARRY BERNARD.

de la SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

D'une année à l'autre, le chemin du lac Ottawa change peu. C'est l'un des meilleurs que l'on connaisse, l'un des moins accidentés. Passé le barrage Gilardo, dont les épais madriers font office de pont sur la rivière Vermillon, il commence par se hérissier de hautes mauvaises herbes et de pousses effrontées, se pacifie après quelques arpents, n'offre plus ensuite de difficultés.

Je le connais dans le détail, depuis des années, pour l'avoir parcouru en auto, en jeep et à pied. De loin, à peine perçoit-on la coupure qu'il pratique dans la forêt, laquelle se continue sur deux milles de long. Trop de tons verts, tranchés ou nuancés, s'y mêlent et se confondent. Les tiges qui montent du sol, les arbustes de ses bords, les trembles qui se balancent dans le vent, les résineux qui tendent les bras pardessus, s'unissent pour la cacher. Jalouse de ses secrets, la nature ne les livre qu'à ceux qui lui portent intérêt, la poursuivent de leurs attentions, l'interrogent et lui opposent une volonté supérieure à la sienne.

—D'ici, on ne dirait pas un chemin.

—Il en est encore trop qui le découvrent.

De la galerie du vieux camp, rien n'indique sa trouée sur la rive opposée de la Vermillon. Arbres et plantes tissent un rideau de verdure, qui la voile entre le gris terne du pont, le bleu du ciel et les chatolements de l'eau.

Occupé à cuisiner, Lemieux lève la tête.

—Ça m'a l'air que le temps se met au beau.

—Pas de refus pour personne.

Je garde souvenance des avatars d'il y a un an. La pluie lente et continue, la brusque et la violente, celle qui tend sa toile sur l'horizon, celle à grosses larmes qui s'écrasent. La bruine et l'ondée, la menace constante de l'eau dans l'air, qui apporte des visions de trombe, de cataracte, d'inondation, de déluge.

—Dieu nous préserve des nuages vaporeux et de leurs humeurs!

—De la feuille trempe et des flaques traîtresses...

—Des moutons laineux, floconneux, blancs comme neige et ourlés de gris perle, plus hypocrites que d'autres et non moins pleureurs.

—Mangeons! conclut le guide.

C'est lui le sage et l'homme pratique. A chaque jour suffisent sa prime et son paquet d'eau, qu'il vienne d'en haut ou d'en bas.

La rivière s'engouffre dans la pelle ouverte du barrage, pour se rouler en gronçant sur les rochers en aval. Quelques tourbillons se dessinent, puis c'est une apparence de remous à distance, des galets plats et mouillés. Maintenant que nous nous éloignons, les canards reviennent. A vingt pieds de l'eau, ils abandonnent leur vol saccadé, planent un instant avant de s'y poser, les pattes en avant comme s'ils freinaient. Il y a toujours des canards autour du barrage, et des brochets affamés, prêts à happer la moindre cuillère lancée avec nonchalance.

Les framboisiers embaument, les bourdons bourdonnent, les libellules se posent ça et là, leurs ailes transparentes et striées de nervures s'agitant d'un mouvement fiévreux, impatientes de fendre l'air à nouveau.

Appelées demoiselles à cause de leur grâce et de leur élégance, de leur légèreté, de leur vol aisé, les libellules bleues sont parmi les premiers acrobates de l'azur ensoleillé. Il est leur élément. Avec leurs yeux protubérants qui simulent des phares, leurs quatre ailes diaphanes, en diagonale avec un corps qui s'apparente à une carlingue, elles donnent l'impression d'avions-miniatures. L'homme s'inspire de leurs formes pour construire ses appareils aériens, de sorte qu'il faut plutôt dire que les avions leur ressemblent. Souvent, quand nous pagayons, une libellule se pose sur la poignée de l'aviron, ou la main qui le tient. Elle reste là deux secondes, curieuse et aussi perplexe, tâte des mandibules la peau de l'homme, semble se demander d'où vient ce monstre, remue les ailes et décolle en vitesse, sans réchauffer aucun moteur, en piqué vers des destinations inconnues.

La vaisselle frottée d'herbes et de sable, rincée à l'eau froide, nous repar-

Si la première partie du chemin est raboteuse, sur une distance de cinq ou six arpents, le reste évoque une allée de jardin. Le même terrain uni et planche que les autres années, le même fond de sable doux, où l'on aperçoit la trace de gélinites qui s'y chauffèrent au soleil.

Il y a partout d'énormes champignons jaunâtres, charnus et si jolis qu'ils donnent faim, mais vénéneux à l'égal de l'arsenic. Amatite tue-mouche ou fausse orange. Certains individus offrent une surface plate d'un rond parfait, dentelée aux bords comme une tarte, d'un diamètre de cinq pouces. Aucun n'a été molesté, mordu, rongé par les bêtes, qui connaissent l'empoisonneur mieux que les humains, le redoutent, se gardent de l'approcher. Quand les écureuils roux mettent des champignons à sécher dans les arbres, ils n'incluent jamais l'amatite dans leur récolte.

Des épinettes tombées obligent à maints arrêts. Nous rangeons les grâces le long du chemin, coupons les plus lourdes à la hache, avant de les traîner dans la forêt, où elles pourriront en ajoutant à l'humus du sol. Vu la légèreté de celui-ci, racines et radicelles courent en surface, sans s'accrocher aux roches qui les étayeraient de leur force. Aussi, au moindre coup de vent, les arbres jeunes, ou non protégés par le voisinage de frères robustes, penchent vers la terre et s'affaissent.

Nous voyons aussi l'éternel duel des espèces, drame silencieux et d'un égoïsme féroce, qui se joue à l'infini dans la futaie. Deux arbres différents et accolés, qui se battent à mort pour la possession de l'air, de la lumière, de l'humidité et des sucres du sol, dans un rayon donné. Une épinette et un bouleau, un sapin et un tremble, qui croissent ensemble comme des jumeaux, jusqu'au jour où l'un tuera l'autre, lui volant oxygène et nourriture.

Un bouleau défunt et sec, maigre comme le doigt, dit l'issue d'une lutte acharnée. Ailleurs, deux antagonistes aux prises, plantés droits et solides, paraissent se résigner à une promiscuité qui leur répugne. Mais leur passivité n'est qu'apparente et le combat

continuera entre eux, peut-être en vain, jusqu'à la vieillesse.

Je raconte ces choses, que je tiens de Lemieux et d'autres, aux compagnons plus ou moins crédules. Ils écoutent avec une attention sceptique, Richard surtout, qui vit onze mois sur douze en plein bois. Oû, semble-t-il penser, un citadin va-t-il dénichier de pareilles histoires à dormir debout? Mais quand on lui indique deux ou trois cas marqués, où l'un des arbres belligérants réussit à occire l'autre, tantôt un confère et tantôt un feuillu, il commence à douter de lui-même. Sans se dire convaincu et croyant, il laisse entendre que peut-être nous n'avons pas tort. Mais, en forestier authentique, il hoche la tête et ne le dit pas avec des mots.

—On continue!

Nous nous retassons à quatre dans le jeep, où il n'y a pas six pouces carrés d'espace libre. Lemieux se doit livrer à des contorsions, chaque fois qu'il lui faut changer de vitesse, le bras d'embrayage se trouvant entre les genoux de son voisin de droite, lequel se cramponne au pare-brise pour ne pas plonger en bas du véhicule. Car celui-ci manque de portières comme de moelleux coussins. C'est en jeep chacun pour soi, et chacun s'accroche où il peut. A l'arrière, les jambes pendantes, coincé entre deux sacs et appuyé à un troisième, Hardy se tient d'une main au pneu d'urgence, de l'autre à un manche de hache qui sort ou ne sait d'où, et se demande si un cahot ne l'enverra pas s'étendre dans les fleurs.

Les fleurs, c'est façon de parler, car il n'en croit aucune le long du trajet. Mieux vaut dire dans les champignons, qui augmentent en nombre aux endroits ombragés.

Le chemin reste à la hauteur de sa réputation. Il paraît même plus propre que l'an dernier, ce qui étonne d'autant plus que personne n'y passe, ne s'en soucie, n'y met la main et qu'il s'entretient seul. Il y a des lustres qu'il ne sert plus aux opérations. Seuls des chasseurs s'y engagent à l'automne, qui ne le regardent pas. Il appartient le reste du temps aux bêtes, qui n'hésitent point à l'emprunter.

Peut-être aussi, mais de moins en moins, que des Têtes-de-Boule descendent du nord pour braconner dans ce secteur de la forêt, y piéger le rat musqué au printemps, le long de ruisseaux et criques. Au camp du lac Ottawa, on remarque sur le bois de la porte, écrits au crayon, une demi-douzaine de messages en cris, destinés à des congénères attendus de la réserve de Manawan, fort loin vers l'intérieur, ou du village indien de Wémontaching, voisin de Sanmaur. Grâce aux missionnaires oblates, les Indiens d'aujourd'hui lisent et écrivent, ce qui leur permet de communiquer entre eux sans recourir aux branchettes croisées d'une façon ou d'une autre, au langage des pierres ou d'autres objets, utilisés comme moyens d'expression.

Le terrain est si plat qu'on y pourrait rouler à cinquante milles à l'heure, mais notre chauffeur s'en garde.

—Nous aurions l'air anglais, si un arbre renversé nous attendait au dé-

tour d'une courbe, gros du tronc comme un moyen cochon.

—Ou si l'on fonçait dans les pattes d'un orignal...

—Ce qui n'est pas impossible. Vous avez vu les pistes?

—Non, le jeep court trop vite.

—Il y en a partout.

Chasseur de pied en cap, le guide surville d'un oeil qui paraît distrait le sol, les arbres, les fourrés. Rien ne lui échappe. Il aperçoit le premier la trace d'un animal et l'interprète. Il voit où nous ne voyons pas. Il a l'oeil plus rapide, ou mieux exercé, et il pense mieux que nous en termes gibier.

—Un orignal a passé par ici il n'y a pas deux heures. D'après la grosseur des pistes et leur profondeur, c'était un "buck" dans les mille livres. Vous avez pas remarqué?

—Non.

—Il n'y a pas cinq minutes, on voyait aussi les empreintes d'un chevreuil. Près de l'endroit que je vous ai montré, où les perdrix s'étaient roulées dans la poussière. Depuis que les loups se poussent par en haut, les chevreux commencent à revenir dans le pays. Plus de loups et moins de chevreux, ou le contraire. Depuis environ deux ans, on revoit du chevreuil par ici. Le chevreuil et la perdrix, c'est de la belle chasse. Pas mal moins dure que celle de l'orignal dans les passes, la neige, les lacs où la glace écume sur les bords.

Au mot perdrix, cinq oiseaux lèvent devant nous. La mère et sa couvée du printemps, ou ce qu'elle en garde. Des perdrix de savane, d'un gris plus sombre que les gélinites, non moins bonnes à manger, mais à la chair noire comme le canard sauvage et la corneille. Elles se réfugient dans un arbre et attendent, sottes comme il n'est pas permis, se croyant hors de danger parce qu'elles dominent la menace errante du sous-bois. Pour elles, un animal est un animal, mais le fusil n'existe pas. Tant mieux s'il en est ainsi, parce que nombre de sportifs, moins habiles au tir qu'à la vantardise, ne se délecteraient pas souvent de perdrix au chou.

Nous revoici enfin dans la clairière envahie de bleuets et gueules noires, de framboisiers chargés, qui déferlent jusqu'à la cabane du lac Ottawa. Celui-ci ne se voit pas, caché par les verdure du rivage, qui surplombe l'eau de quatre à cinq pieds. Mais il est là qui attend. Non pas le lac lui-même, dans son étendue clapotante et verte, mais un rétréci qui s'amenuise en pointe jusqu'à la vieille digue de billots, laquelle s'efforce de tenir, branle sur ses bases, menace chaque jour de s'écrouler et ne s'écroule pas.

—Plus solide qu'elle ne paraît?

—Je ne passerais pas dessus.

—Aucun danger de se noyer...

—Je ne tiens pas davantage à me casser une jambe.

(Suite à la page 7)

**NOUVEAUX
PRIX PLUS BAS**



**LES
POPULAIRES
AGRÈS DE PÊCHE**

**Inglis
SHAKESPEARE**



Le meilleur moulinet à lancer léger jamais fabriqué. Un moulinet moderne, indéformable, avec dispositif qui rend la manivelle non réversible, commandes souples, y compris celle du frein, récupérateur exclusif en carboly. Nouveau prix plus bas, \$24.50.*



La ligne monofilament de nylon invisible Inglis-Shakespeare (résistances: 4, 6 et 8 lbs) se présente sous forme de 4 bobines reliées dans une boîte de plastique. Aussi ligne en nylon tressé pour lancer léger.

Voyez et essayez les cannes à lancer léger Superod Inglis-Shakespeare en fibre de verre, chez votre marchand d'articles de sport.

La popularité sans cesse grandissante des agrès de pêche Inglis-Shakespeare a permis d'augmenter la production et de vous les offrir à de nouveaux prix réduits.

*Prix de détail suggéré

CATALOGUE 1954 GRATUIT—16 PAGES

Division des articles de sport. CP-54-4
JOHN INGLIS CO. LIMITED,
Toronto, Ontario.

Veuillez m'expédier gratuitement votre catalogue d'articles de pêche de 16 pages INGLIS-SHAKESPEARE.

Nom.....

(En lettres mouillées)

Adresse.....

Ville.....

Nous cherchons en vain la mouffette qui hante les lieux, et que nous croisons chaque été avec une politesse teintée de déférence.

—Ce n'est pas son heure.

—Peut-être sur le soir, à la bruyante.

Si la bête puante chasse ailleurs, les geais du Canada, gris-ardoise et curieux, guère plus farouches que les volailles dans une cour de ferme, sortent de partout. L'oeil luisant, le cou ébouriffé, ils penchent la tête de côté et nous examinent à distance. Ils sont gras et ronds, mais ils ne refuseraient pas quelques bouchées de pain. Ils jouent de malheur, parce que nous n'entendons pas ouvrir les sacs, songeant à glisser le canot à l'eau sans délai.

—Effrontés comme des pages!

—Beaux quand même.

—Mangeables?

—A l'égal des grives, des étourneaux, des alouettes, mais pas gros.

Ils l'emporteront sur nous, parce que le ciel les favorise à notre détriment. Il commence de pleuvoir avec lenteur, puis c'est le déluge. La pluie tombe en fils drus et serrés, comme si elle ne devait jamais cesser. Nous coucherons donc sur place. Comme l'an passé, sous l'oeil tolérant des chauves-souris, qui nous obligent à un ménage en règle.

Selon la tradition, elles ont fienté pendant des mois sur le plancher, les meubles, le poêle, et l'endroit sent plus mauvais qu'une porcherie et ses hôtes.

—Espérons qu'il y a du pétrole dans les lampes.

—Ce serait la première fois.

Lemieux va voir.

—Non, pas une goutte. Trois lampes et pas d'huile. Quelqu'un est venu, — on ne saura jamais qui, — parce qu'on en laissa pas mal l'automne passé.

—On s'éclairera à la chandelle.

—Ce qui est mieux que rien.

Il fut un temps où le lac Ottawa connut une activité considérable. Des ouvriers y vivaient, au nombre d'une cinquantaine, si l'on juge par les vestiges qui subsistent: des billots pourris qui logent aujourd'hui des colonies de fourmis noires, des planches, de la ferraille, des fragments de lainages et de toile. Au premier abord, l'oeil ne voit rien, tant l'herbe et les buissons s'efforcent d'effacer la marque de l'homme.

—A combien d'années remontent les chantiers d'ici?

—Il y a quinze ans, l'aspect des lieux était le même qu'aujourd'hui: la cabane de bois rond, la bécosse et son plancher rongé par les porcs-épics, le barrage à la décharge du lac.

Lemieux ne se souvient pas d'autre chose et Richard, qui passa sa vie d'homme à draver plus au nord, en est à son premier voyage dans la région.

Maintenu en état par les chasseurs du Club Lavolette, le camp témoigne de son âge par sa toiture à pignon, formée de billots fendus, retournés l'un dans l'autre. On couvre de nos jours avec du papier goudronné, ce qui va plus vite et coûte moins cher.

Mais l'éclaircie d'en face est trop vaste pour n'avoir pas sa signification. Le terrain planche suppose du terrassement, des travaux de nivellement, et l'on butte en s'y promenant contre les ruines d'une demi-douzaine de bâtisses, tant pour les hommes que pour les chevaux.

On bâcha ici il y a un quart de siècle ou plus, on drava le lac et le crique qui porte sur les cartes le nom de Pin-Rouge, mais personne n'en garde de souvenir précis. Ceux qui savent ne sont plus, ou ils se transportèrent au loin, et ils n'ont pas la mémoire des dates. Ils montent chaque année dans le bois pour gagner de l'argent, travaillent, s'en vont, recommencent ailleurs et ne traînent pas de regrets après eux.

HARRY BERNARD.

En forêt, éteignez bien vos feux.

Pêche - - Campement

- Spécialistes en équipement de pêche au lancer.
- Mouches, cannes, moulinets et lignes d'importation anglaise.
- Grand choix de bambou fendu, de cannes à lancer, en verre ou en acier.
- Tentés, sacs à coucher, trousse repliantes de cuisine et de campement, Havresacs — toutes grandeurs et modèles — Vêtements d'extérieur — tous genres.

Tout pour l'amateur de vie au grand air à des prix à la portée de tous.

J. L. Vanasse

631, RUE NOTRE-DAME OUEST,
MONTREAL.

Depuis 1919

TOILETTES SEMI-SEPTIQUES

(Un Seau-par-jour)
Pour cottages, résidences
de campagne et écoles.



Offrez-vous les commodités de la ville où vous habitez. Cette toilette semi-septique est sanitaire, inodore et n'a besoin que d'un seau d'eau qu'on verse une fois par jour dans la cuvette pour que le tout fonctionne parfaitement. Pas de produits chimiques... Pas d'entretien. Vous pouvez facilement en installer une en un jour — nous

vous fournissons toutes les instructions de même qu'un réservoir en acier, une cuvette en porcelaine vitrifiée blanche, un siège standard et un couvercle, et tous les raccords.

Ecrivez-nous si vous avez besoin de renseignements sur d'autres genres de cabinets d'aisance à l'intérieur, de réservoirs septiques, d'incinérateurs, de rouleaux pour pelouses et sur les

Nouvelles grilles et barbecue d'extérieur "TWEED"

TWEED STEEL WORKS LTD.

TWEED

ONTARIO